



Jean Renoir et Nora Gregor (La Règle du jeu)

Il y a comme une évidence dans la façon dont Jean Renoir fait du cinéma. Comme s'il avait toujours partagé ce mystère premier d'un art qui enregistre la vie même, son mouvement et ses bruits en y apportant une inestimable plus-value. Comme s'il la justesse naturelle de sa mise en scène lui permettait de jouer de tous les artifices du septième art, y compris les plus énormes. Le Patron, tel est le surnom que lui donneront les cinéastes de la Nouvelle Vague. Ils reconnaissent en lui le cinéma français qu'ils ont envie de continuer à l'encontre de celui, académique, de la « Qualité française ». Cette plénitude vient sans doute en partie de l'influence du sens aigu de la lumière et des couleurs de son père Pierre-Auguste.

Une exceptionnelle variété de registres constitue sa filmographie, de l'expérimentation tous azimuts des années vingt (*Nana, La Petite Marchande d'allumettes*), l'engouement pour le Front populaire dans les années trente (*La vie est à nous, La Marseillaise*), le départ aux États-Unis dans les années quarante (*L'Homme du Sud, La Femme sur la plage*), le choc de l'Inde (*Le Fleuve*) avant son retour en Europe (*Le Carrosse d'or, French Cancan*). Michel Simon reste à jamais l'inoubliable Boudou et Jean Gabin, cheminot pris dans les rets de son violent désir amoureux, le Lantier de *La Bête humaine*. Jacques Prévert signe l'un de ses meilleurs scénarios avec *Le Crime de monsieur Lange*. *La Grande Illusion* et *La Règle du jeu* sont les deux films qui révèlent le plus subtilement la société française dans ses rigidités et ses faiblesses à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Charlotte Garson

L'ADRC
PATHÉ
CARLOTTA FILMS
LES GRANDS FILMS CLASSIQUES
GAUMONT
En partenariat avec
Les CAHIERS DU CINÉMA
présentent



JEAN RENOIR

QUATRE CHEFS-D'ŒUVRE AU CINÉMA EN VERSION RESTAURÉE



BOUDOU SAUVÉ DES EAUX

France, 1932, 1h25, noir & blanc, format image : 1.19, son : mono, copie numérique (DCP)

Distribution : Pathé
Réalisation : Jean Renoir
Scénario : Jean Renoir, Albert Valentin d'après la pièce *Boudou sauvé des eaux* de René Fauchois

Photo : Georges Asselin, Marcel Lucien
Musique : Johann Strauss
Le Beau Danube bleu

Montage : Suzanne de Troeye, Marguerite Renoir
Production : Société Sirius, Michel Simon

Interprètes : Michel Simon (Boudou), Charles Granval (Edouard Lestingois), Marcelle Hainia (Emma Lestingois), Séverine Lerczinska (Anne-Marie, la bonne), Max Dalban (Godin), Jean Gehret (Vigour), Jean Dasté (l'étudiant), Jacques Becker (le poète)

Dans *Boudou*, un libraire bourgeois mais fantasque aperçoit un clochard qui se jette dans la Seine. Il le recueille chez lui au grand dam de son épouse, laquelle finit pourtant par succomber aux avances du vagabond. Michel Simon n'en est pas à sa première cloche: il était déjà Pivoine dans le film inachevé du même nom d'André Sauvage en 1929 et avait joué Boudou sur scène, sans oublier l'épilogue de *La Chienne* pour lequel il avait acheté à un clochard son costume, dûment lavé et repassé par les petites mains du Studio Billancourt qui croyaient bien faire...

Boudou s'ouvre sur un rêve éveillé du libraire. Faune dans une idylle de patronage, il s'ébat avec sa bonne Anne-Marie, une nymphe, au doux son de la flûte traversière dont joue son voisin. Voilà comment les classes sociales s'attirent : le bibliophile confiné d'enfer de faire entrer un peu de vie dans son arrière-boutique contrainte. Pourquoi secourrait-il un vagabond quand il le voit se jeter dans la Seine sinon parce que, lui-même vagabond du regard (il scrute des passantes à la longue vue), il reconnaît en lui son double désinhibé, le satyre de sa rêverie costumée ?

Boudou, homme de plein air, modifie l'espace étrié de l'appartement : il entre sans gêne dans la chambre de Madame, met sens dessus dessous l'intérieur bien ordonné. Renoir ajoute un tour d'écran au réalisme dans la séquence en extérieur où Lestingois aperçoit Boudou au bout de sa longue vue. Tournée près du Pont des Arts, cette scène quasi documentaire « utilise » une foule visiblement attirée par le tournage. « Je me suis procuré un objectif très long », raconte le cinéaste, « un de ces objectifs qui servent en Afrique à filmer les lions de loin. Alors, au lieu de filmer un lion, j'ai filmé Michel Simon. »

La caméra n'épouse jamais le point de vue de Boudou ; animal, il reste impénétrable, marginal. C'est la principale subversion que subit la pièce : dans le vaudeville, Boudou s'intégrait finalement chez les bourgeois ; chez Renoir il ne fait que passer. Finalement sauvé par les eaux, Boudou fausse compagnie aux Lestingois en musique pour fêter ses noces sur les bords de Marne.



La restauration du film

Cette restauration a été réalisée par Pathé à partir de la numérisation 2K du négatif image original nitrate et d'un marron de conservation. La restauration de la bande son a été effectuée à partir du meilleur élément disponible, une copie d'exploitation positive, étant donnée l'impossibilité d'utiliser les éléments originaux, incomplets et chimiquement compromis. Il est à noter que la conservation, dans le négatif original, d'une scène du film jusqu' alors inédite a permis de restituer une version plus complète : il s'agit du fameux passage où Boudou crache dans le livre de Balzac puis se moque d'un portrait de soldat en uniforme. Il est vraisemblable que cette scène ait été éliminée suite à une intervention du Préfet de police de Paris, qui avait convoqué Jean Renoir et Michel Simon, en vue de leur faire couper certaines images susceptibles de troubler l'ordre public.



LA GRANDE ILLUSION

France, 1937, 1h54, noir & blanc, format image : 1.37, son : mono, copie 35 mm et numérique (DCP)

Distribution : Carlotta Films
Réalisation : Jean Renoir
Adaptation et dialogues : Charles Spaak et Jean Renoir

Photo : Christian Matras
Décor : Eugène Lourié
Musique originale : Joseph Kosma

Montage : Marguerite Renoir
Directeur de production : Raymond Blundy

Interprètes : Jean Gabin (Marschal), Dita Parlo (Elsa), Marcel Dalio (Rosenthal), Pierre Fresnay (Capitaine de Boeldieu), Erich von Stroheim (Commandant von Rauffenstein), Julien Carette (Cartier), Gaston Modot (l'ingénieur), Georges Péclet (le serrurier), Jean Dasté (l'instituteur).

« Venez voir la réalité dans *La Grande Illusion* ! » – sur cette promesse énigmatique s'achève la bande-annonce de juin 1937. La réalité ? Renoir, à quarante-deux ans, est catalogué comme cinéaste réaliste pour son adaptation pourtant artificielle des *Bas-fonds* de Gorki. Malentendu ? À sa sortie le 4 juin 1937, l'immense succès de *La Grande Illusion* ne le protégera pas davantage des méprises. Mais Renoir y cristallise de manière définitive son approche personnelle du réalisme, un réalisme qui s'étend de son écriture singulière à son choix des décors.

Inspiré par les souvenirs de l'adjudant Pinsard, compagnon d'armes de Renoir en 1914-1918, l'action se déroule en trois actes : la capture du capitaine de Boeldieu et du lieutenant Marchal et leur rencontre avec le capitaine von Rauffenstein, directeur du camp, et le soldat Rosenthal (Marcel Dalio), compagnon de chambrée. Après une première tentative d'évasion ratée, la deuxième partie se situe dans la forteresse de Wintersborn, sous la neige ; cette fois-ci, grâce au sacrifice de Boeldieu, Marchal et Rosenthal s'évadent. Dans un troisième temps, plus bref, les deux fugitifs errent dans la campagne allemande avant de trouver refuge chez Elsa.

Apprécié par John Ford, « c'est une des meilleures choses que j'aie vues », plébiscité par Franklin D. Roosevelt, « tous les démocrates devraient le voir », secrètement goûté par Mussolini, *La Grande Illusion* fait l'objet d'une interdiction en Allemagne et en Italie. Pour Goebbels, « c'est l'ennemi cinématographique numéro un ». Malgré certaines critiques – notamment après la Seconde Guerre mondiale – reprochant au film une trop grande fraternisation entre prisonniers et gardes allemands, *La Grande Illusion* reste un film indémodable qui révèle à chaque époque de nouvelles possibilités de lecture.



La restauration du film

Confisqué durant la guerre par les Allemands, le négatif original nitrate de *La Grande Illusion* avait été saisi par les Soviétiques à Berlin. Au milieu des années 1970, le Gosfilmofond (archives nationales russes) décide de le confier à la Cinémathèque de Toulouse. Ce choix est le résultat d'une collaboration unique menée par les deux archives depuis 1965, qui rend possible une politique d'échanges riches et réguliers. La restauration des Archives françaises du film, du CNC et de StudioCanal, réalisée en 1997, avait permis de générer un élément de sauvegarde. En 2011, StudioCanal et la Cinémathèque de Toulouse décident de restaurer le film en numérique. Le négatif nitrate a été numérisé et restauré en 4K permettant ainsi de retrouver une image originale. Le son a bénéficié d'une restauration particulière. Le négatif son variable nitrate a été scanné permettant une restauration du son plus pointue grâce à cette nouvelle technologie.



LA RÈGLE DU JEU

France, 1939, 1h44, noir & blanc, format image : 1.37, son : mono, copie numérique (DCP)

Distribution : Les Grands Films Classiques
Réalisation : Jean Renoir
Scénario et dialogues : Jean Renoir avec la collaboration de Carl Koch

Décor : Eugène Lourié (assisté de Max Douy)
Costumes : Chanel
Image : Jean Bachelet

Montage : Suzanne de Troye, Marguerite Renoir
Arrangements musicaux : Roger Désormière
Photographe de plateau : Sam Lévin

Interprétation : Marcel Dalio (Le marquis de La Chesnaye), Nora Gregor (Christine, sa femme), Jean Renoir (Octave), Roland Toutain (André Jurieu), Milla Parély (Geneviève), Julien Carette (Marceau), Paulette Goddard (Lisette), Gaston Modot (Schumacher)

Microphone en main, une journaliste de radio cueille à l'atterrissage le pilote André Jurieu (Roland Toutain) qui vient de traverser l'Atlantique. Jurieu enfreint l'implicite règle du jeu sociale et radiophonique en interpellant « dans le poste », sans la nommer, la femme qu'il aime, Christine de La Chesnaye. La traîtresse n'est pas venue l'attendre ! Le dépit de l'aviateur se répercute à la vitesse du son dans l'hôtel particulier des La Chesnaye où Octave (Jean Renoir) tente d'arrondir les angles auprès de Robert, le mari (Marcel Dalio), et de plaider la cause de Jurieu auprès de son amie Christine (Nora Gregor)... Une fois acquies l'invitation de tous à la Colinière, le château solognot des La Chesnaye, l'imbroglie sentimentale est lancé selon l'équation chère à Renoir : trois hommes et une femme.

Si *La Règle du jeu* est considéré à raison comme l'un des plus grands films du monde toutes époques confondues, c'est pour sa combinaison formelle inédite : un récit découpé en blocs hétérogènes à l'intérieur duquel les plans s'enchaînent avec une incomparable fluidité. À la multiplication des liens entre les personnages et à l'imbrication de chaque rythme particulier correspond une utilisation virtuose de la profondeur de champ. Le budget exceptionnellement élevé permet au décorateur Eugène Lourié et à son assistant Max Douy de raccorder à merveille les vingt plans tournés en décors naturels au château de La Ferté Saint-Aubin aux intérieurs créés dans les studios de Joinville. Entrées et sorties de champ tourbillonnantes, recadrages discrets s'ouvrant sur une enfilade de portes... Selon le mot de François Truffaut, on a « l'impression d'assister à un film en cours de tournage ». Certes, Renoir et son collaborateur Carl Koch ont écrit un scénario, mais Renoir y laisse du jeu, par exemple en faisant fuser, hors champ, les réflexions des invités, et en laissant filtrer le son d'une pièce à l'autre. L'improvisation « à la Renoir », consiste principalement à substituer une ambiance à une certaine précision.



La restauration du film

La Règle du jeu de Jean Renoir, mutilé à sa sortie en 1939, et dont le négatif original a été détruit en 1942, fut reconstitué par Les Grands Films Classiques après plusieurs années de travaux avec l'approbation de Jean Renoir. Cette version intégrale (vingt-cinq minutes supplémentaires) effectuée à partir de différents éléments (contretype réduit à 1h20, copie d'exploitation, rushes) est sortie sur les écrans en 1965 permettant sa redécouverte par toute une génération. Le développement des techniques numériques a permis une nouvelle restauration. Après avoir rassemblé tous les éléments en sa possession, le distributeur Les Grands Films Classiques a effectué une sélection des meilleures sources possibles. Les défauts de chaque image ont été éliminés et les images manquantes reconstituées. Le son a lui aussi été restauré. Après beaucoup de temps passé, de gros efforts financiers, le film a retrouvé toute sa beauté.

FRENCH CANCAN

France, 1954, 1h37, couleur Technicolor, format image : 1.37, son : mono, copie 35 mm et numérique (DCP)

Distribution : Gaumont
Réalisation : Jean Renoir
Scénario : Jean Renoir d'après une idée d'André-Paul Antoine

Photo : Michel Kelber
Musique : Georges Van Parys
Montage : Borys Lewin
Décor : Max Douy

Interprètes : Jean Gabin (Henri Danglard), Françoise Arnoul (Nini), Maria Félix (La Belle Abbesse), Philippe Clay (Casimir), Jean-Roger Caussimon (Baron Walter), Giani Esposito (Prince Alexandre), Jacques Jouanneau (Bison), Franco Pastore (Paulo), Philippe Clay (Casimir), Michel Piccoli (Valorgueil), Edith Piaf (Eugénie Buffet), Patachou (Yvette Guilbert), Anna Amendola (Esther Georges, voix chantée: Cora Vaucaire).

Pour son premier film en France depuis 1939, Jean Renoir recrée en studio le Montmartre de son enfance, celui des petits métiers et des music-halls. Le plus français des cinéastes a goûté à l'Amérique mais c'est avec une comédie musicale inflexible de traditions scéniques françaises qu'il retrace la réinvention d'une danse ancienne par Danglard (Jean Gabin), fondateur du Moulin rouge, qui proposera aux bourgeois le frisson de l'encanaillement. Cette friction entre les classes sociales qui parcourt *French Cancan* trouve son équivalent dansé dans le french cancan qui abolit la rampe entre scène et salle. Mais le mouvement caractérisé aussi l'intrigue: ascension sociale de la blanchisseuse Nini découverte par Danglard, remous financiers autour du cabaret en construction, valse-hésitation de Nini et de Danglard entre trois amours... Comment rendre à l'écran le mouvement sans le figer ? Comment filmer le passé sans l'embaumer ? Renoir apporte des réponses à tous les niveaux de la mise en scène, de l'écriture aux angles de caméra en passant par les décors. *French Cancan* est jusqu'à son éblouissant final, apothéose du mouvement – l'âme de la danse comme celle du cinéma.

Charles Boyer refusant le rôle, c'est Jean Gabin, que Renoir admire et a filmé trois fois avant-guerre, qui jouera Danglard. Chez Françoise Arnoul (qui, à 23 ans, enchaîne les rôles de femme facile), Renoir décale une écoute suffisante pour jouer Nini. Plus libre dans les seconds rôles, il réunit ses fidèles des années 1930, Gaston Modot (*La Grande Illusion, La Règle du jeu*), Valentine Tessier (*Madame Bovary*), Max Dalban (*Toni*) ainsi que le fleuron de la chanson française, Édith Piaf, Patachou, Jean-Roger Caussimon et Cora Vaucaire.

À la fin du tournage, le film fait près de 2 h 30. Renoir rentré en Amérique, la production coupe sans égards. Disparaît une séquence qui suit le bal à la Reine blanche et un plan où l'on voit Van Gogh, Pissarro et Degas attachés à un café. *French Cancan* sort à Paris fin avril 1955. Dixième meilleure recette de l'année, c'est le dernier succès public de Renoir.



La restauration du film

French Cancan a été tourné avec le procédé Technicolor (trichrome) et une caméra spéciale à trois films noir et blanc synchronisés et sensibles au rouge, au vert et au bleu. La restauration du film a été réalisée par Gaumont et les laboratoires Eclair d'après les négatifs originaux produits par le Technicolor trichrome d'époque, propres à garantir une colorimétrie performante et correspondant à la version originale. Deux versions (française et américaine) ont été utilisées afin de collecter les meilleurs éléments. Chaque négatif a été numérisé avant l'opération la plus délicate : l'alignement des trois couches (rouge, vert, bleu) et la superposition nécessitant une précision absolue. L'étalonnage puis la restauration numérique ont nécessité ensuite un travail considérable au niveau de l'image et du son.



JEAN GABIN, DE LA GUEULE ET DU MÉTIER

Débutant au cinéma à l'arrivée du parlant, Jean Gabin (Jean Alexis Moncorgé dit Jean Gabin, 1904-1974) obtient grâce à Julien Duvivier un statut de star dans *La Bandera*. Son image d'ouvrier rebelle permet bientôt au public du Front populaire de projeter sur la vedette une certaine idée de l'identité masculine française, à la fois virile et féminine (le regard très bleu de sa « gueule d'amour », titre d'un film de Jean Grémillon). Entre 1935 et 1939, Gabin tient le haut de l'affiche dans neuf films majeurs du réalisme français signés Duvivier, Carné et Renoir (*Les Bas-Fonds, La Bête humaine, La Grande Illusion*). Le héros qu'il incarne, écrit le scénariste de *La Grande Illusion* Charles Spaak, est « à l'aïse dans les bagarres, champion de tous ceux qui n'ont guère eu de chance et qui luttent pour des causes simples : la liberté, l'amour, l'amitié ».

Pendant la guerre, le patriotisme de Gabin lui fait trouver un début de carrière mal engagé à Hollywood pour un engagement auprès des Forces navales françaises libres du général de Gaulle. Après 1945, sa silhouette s'est épaissie, et à part l'étonnant Joseph Rivet du *Plaisir* de Max Ophüls, les rôles, plus rares, portent la marque d'un embourgeoisement, même si, du truaud de *Touchez pas au grisi* au président du Conseil du *Président* d'Henri Verneuil, ils conservent – grâce au talent de dialoguistes comme Michel Audiard – des origines prolétariennes. À la faveur d'un choix de la production, Renoir se réjouit de retrouver, pour son premier film en France depuis 1939, l'acteur français par excellence pour lequel il a publiquement déclaré son admiration. Le dialogue de *French Cancan* fait même directement référence à un



LES BAS-FONDS

Distribution : Tamasa avec le soutien de L'ADRC



LA BÊTE HUMAINE

Distribution : Tamasa avec le soutien de L'ADRC

grand succès de Gabin, en glissant dans la bouche de Danglard un « T'as d' beaux yeux » [écho au fameux « T'as d' beaux yeux tu sais » de Gabin à Michèle Morgan] qui donne à la relation pédagogique de Danglard et Esther une tonalité amoureuse.

Mais Gabin n'a vécu ni Hollywood ni la guerre comme Renoir, dont la naturalisation américaine le scandalise. Sur le tournage, il fait preuve d'un professionnalisme froid. « À midi précise, raconte Jacques Rivette, Jean Gabin était là dans un coin du plateau, avec d'un côté sa maquilleuse, de l'autre son habilleuse, connaissant son texte, et sans rapport aucun avec ses partenaires. Souvent, Jean Renoir était obligé de freiner ses propres inventions ; dès que c'était un peu bizarre, un peu décalé, Gabin ne comprenait tout simplement pas : inutile d'insister ».

Concentré sur son métier et aussi indifférent aux démonstrations d'amitié de Renoir que Danglard l'est à l'idéal amoureux de Nini, Gabin adopte le même style de jeu qui lui a valu le vedettariat avant-guerre et l'accusation d'immobilisme après : un alliage de détachement gouailleur et de colère retenue (même quand Lola interromp le chantier du Moulin rouge). Stratégiquement, sa colère éclate juste avant l'entrée en scène de Nini, comme une mise à l'épreuve initiatique. Sur le masque empâté du vieux briscard du spectacle ressurgit à cet instant l'ombre des crises de rage meurtrières de Gabin-Lantier dans *La Bête humaine*. C'est sans doute cette fluctuation des pulsions qui a donné son endurance au plus grand mythe masculin du cinéma français.

Charlotte Garson

CAHIERS DU CINÉMA COLLECTION « GRANDS CINÉASTES »



CAHIERS DU CINÉMA | 65, rue Montmartre | 75002 Paris | Tél. : 01 53 44 75 75 | www.cahiersducinema.com

Les principaux textes de ce document sont extraits de l'ouvrage de Charlotte Garson : *Jean Renoir (Cahiers du cinéma/Le Monde, 2008)*. Critique aux *Cahiers du cinéma*, à la revue *Études* et sur France Culture, Charlotte Garson intervient fréquemment dans les salles de cinéma et participe à la programmation du Festival des 3 Continents. Elle est l'auteur d'autres livres : *Amoureux*, sur la rencontre amoureuse au cinéma (Cinémathèque française / Actes Sud Junior, 2007) et *Le Cinéma hollywoodien (Cahiers du cinéma) / SCEREN-CNPD, 2008*.

L'ADRC propose, en collaboration avec Charlotte Garson et les Cahiers du cinéma des séances spéciales « Jean Renoir ». Proposées à des conditions aménagées ces débats et rencontres peuvent s'accompagner d'une séance de dédicace de l'ouvrage de Charlotte Garson.

En savoir plus : patrimoine@adrc-asso.org

REPÈRES BIO-FILMOGRAPHIQUES

- 1894. Naissance de Jean Renoir le 15 septembre à Paris.
- 1915. Blessé à la jambe durant la Grande Guerre.
- 1919. Auguste Renoir meurt le 3 décembre 1919.
- 1926. *Nana*, adaptation d'envergure du roman de Zola.
- 1932. *Boudou sauvé des eaux*.
- 1935. *Le Crime de monsieur Lange*.
- 1936. *La vie est à nous, Parties de campagne, Les Bas-Fonds*.
- 1937. *La Grande Illusion*.
- 1938. *La Bête humaine* nouvelle adaptation de Zola.
- 1939. *La Règle du jeu*.
- 1941. Exil à Hollywood.
- 1949-1951. Deux premiers films en couleurs, *Le Fleuve* (tourné en Inde) et *Le Carrosse d'or* (en Italie).
- 1954-1955. *French Cancan*.
- 1965. Sortie parisienne de la version intégrale de *La Règle du jeu*.
- 1975. Oscar pour l'ensemble de son œuvre.
- 1979. Mort le 12 février, à Beverly-Hills.

Ce document est édité par l'Agence pour le Développement Régional du Cinéma (ADRC), en partenariat avec les Cahiers du Cinéma.

L'Agence pour le Développement Régional du Cinéma (ADRC), présidée par le cinéaste Lucas Belvaux, est forte de plus de 1000 adhérents représentant l'ensemble des secteurs impliqués dans la diffusion du film et les collectivités territoriales. Créée par le Ministère de la Culture, elle remplit en lien étroit avec le Centre national du cinéma et de l'image animée deux missions complémentaires pour le maintien et la vitalité d'une diversité des cinémas et des films en France : le conseil et l'assistance pour la création ou la modernisation des cinémas sur les territoires ; l'amélioration de l'accès des cinémas à une pluralité effective des films par le financement de circulations supplémentaires de ces films, aux côtés de leurs distributeurs. Depuis plus de dix ans, les interventions de l'ADRC pour l'accès aux films incluent le patrimoine cinématographique.

ADRC 58, rue Pierre Charron | 75008 Paris Tél. : 01 56 89 20 30 | www.adrc-asso.org



Remerciements : Charlotte Garson, Valérie Buffet, Amélie Desprière (Les Cahiers du cinéma), Simon Girard (Centre Images), Stéphane Salmon (Fondation Jérôme Seydoux-Pathé), NT, Bih.

Textes : Charlotte Garson, Cahiers du cinéma (2008), Charlotte Garson, French Cancan, dossier « Lyciens et apprentis au cinéma » conçu par Centre Images et édité par le CNC (2011). Photos : © Pathé / StudioCanal / Grands Films Classiques / Gaumont. Droits réservés.



L'ADRC
PATHÉ
CARLOTTA FILMS
LES GRANDS FILMS CLASSIQUES
GAUMONT

EN PARTENARIAT AVEC
LES CAHIERS DU CINÉMA

PRÉSENTENT

JEAN RENOIR

QUATRE CHEFS-D'ŒUVRE AU CINÉMA EN VERSION RESTAURÉE

BOUDU SAUVÉ
DES EAUX

LA GRANDE
ILLUSION

LA RÈGLE
DU JEU

FRENCH
CANCAN

